

PRIX LITTÉRAIRE GASTON WELTER 2017



Concours de nouvelles à
thèmes libres

Sommaire

Le mot du Maire	04
Le mot de la Présidente	05
Palmarès 2017	07
Prix Gaston Welter : "Fallen Angels (les anges déchus)"	11
1 ^{er} Prix d'honneur : "Les cris de chaton de Lise"	17
2 ^{ème} Prix d'honneur : "Comme avant"	21
Règlement Général	25

Le comité de lecture :

Sylvie JUNG, Présidente du comité de lecture

Michèle WELTER, Présidente honoraire

Anne CROCITTI, Adjointe au Maire chargée de la culture

Luc BIBAUT

Jérôme CARRY

Jean-François COUROUVE

Cécile DELADOEUILLE

Françoise DOUXCHAMPS

Marie-France KREBS

Sylvie LATASSA

Christelle MONNOT

Nicolas NORSA

Présidents honoraires :

Roger TERRE

Le mot du Maire

La pratique artistique et la fréquentation de lieux culturels, de lieux d'arts sont essentielles à la construction de l'Être humain. En donner le goût à nos enfants est notre mission première.

A Talange, la Municipalité a fait le choix politique fort de privilégier la culture à travers le festival Hommes et Usines - festival de la diversité culturelle, la programmation jeune public Patatram33, les programmes liés à l'éducation artistique et culturelle en partenariat avec les Ministères de la Culture et de l'Education nationale, l'aide apportée aux associations qui contribuent au bien vivre ensemble par leurs actions culturelles, sociales et éducatives. Ce bouillonnement culturel fait partie des intentions de l'équipe municipale actuelle depuis 1989 date à laquelle elle est arrivée aux affaires.

C'est donc toujours très naturellement que la Municipalité de Talange initie, soutient et encourage des actions comme le Prix de la Nouvelle et le Prix de la Peinture...

En effet, la Ville est l'espace de vie au quotidien, de démocratie au plus près des gens, un espace social à la taille des Hommes.

Que serait la démocratie sans la liberté de créer et de s'exprimer ?

Que resterait-il d'une société dans laquelle l'homme n'aurait pas d'autre intérêt que celui d'être un facteur de production – toujours trop cher – ou un agent de consommation – jamais assez flatté ? -

Que deviendrait l'Humanité sans l'ESPRIT CRITIQUE, énergie unique pour la faire progresser ? Et qui mieux qu'un artiste peut montrer le chemin de la création entre l'homme producteur et l'homme consommateur ?

Où, ailleurs que dans le domaine culturel, peut-on le mieux espérer un véritable développement de l'ESPRIT CRITIQUE et de la citoyenneté ?

La tâche est immense. C'est avec beaucoup de modestie qu'il faut oeuvrer. Mais c'est avec détermination que notre Ville s'y engage.

Patrick ABATE
Maire de Talange,
Ancien Sénateur de Moselle

Le mot de la Présidente

Nectem harchil maximus alit, ut qui as sunt quas adion nitium res incilis dolende litate re ne derrorore, que quidis eictasp idelloriae. Neque venet quatum aliqua doluptas ipsamen ditatin pe ipidemo loressum volorendit explabo repudicatio et invent, conet etur, que verum, nonsendisto testia sust, untur autesti atquamus autatio. Nequiatum quam, is eum sed quatus magnis doloreptae nestiis am es doloreh endunto incti ut placeptas sum que nossiti nonsequ odipsan daeperum idunt es magnit landessit, consequamet pra num velessi dolupta cust perciiscias quodici atentia con cum etus vid ea pa dent venia sedipiet inus mod que as int doluptatus eos que aut quaes am rempore, cus dolores sintis sinvent lique rendio. Uga. Ebit vel magnatis resequae labore pelicatur, et as rendelis estotatum fugit il enimus sunditati occate nimaximodi blatum harum demporerae occus eturia sant pore ma duntist, et liquaec aborecepedit repta perore esto dollaboribus que pratam quiate pre rae ea il molendae eniet, offic tenis uta derfero velento es derat omnimpos molendae ventis eumquiam ex ex et unt acerum necuptia volupta estotatus unti blam, tessunt perae pra eicil eos sequatem velicienimus dolesed

Sylvie JUNG

Palmarès 2017

Prix Gaston Welter :

"Fallen Angels (les anges déchus)"
Jean-Louis Maury (Monplaisant - 24)

1^{er} Prix d'honneur :

"Les cris de chaton de Lise"
Mathilde Lavergne (Pau - 64)

2^{ème} Prix d'honneur :

"Comme avant"
Jean-François Jeanne (Triel-sur-Seine - 78)

7 nouvelles ont été retenues lors de la deuxième sélection :

"Mat"
Renaud Corbin (Messei - 61)
"Sursaut collectif"
Agathe Hitchon (Nantes - 44)
"Comme avant"
Jean-François Jeanne (Triel-sur-Seine - 78)
"Les cris de chaton de Lise"
Mathilde Lavergne (Pau - 64)
"Fallen Angels (les anges déchus)"
Jean-Louis Maury (Monplaisant - 24)
"Le jardin d'enfants"
Patrick Morel (Orival - 76)
"Sans profession"
Gautier Savard (Metz - 57)

44 nouvelles ont été retenues lors de la première sélection :

"Olya"
Gwendoline Allamand (Feigères - 74)
"Saisons"
Véronique Amans (Surgères - 17)
"Premier appel"
"Meurtrissure"
"La fin des saisons"
Marie Berthelier (Toulouse - 31)
"Les remparts"
Claude Carré (Champigny - 89)
"Le couloir"
"L'arme à l'œil"
Florent Cerou (Metz - 57)

"Mat"
Renaud Corbin (Messei - 61)

"Le ru"
Christelle Courau-Poignant (Epoux-Bézu - 02)

"Une fille à marier"
Thierry Covolo (Lyon - 69)

"Vacarme"
Jean-Marie Cuvilliez (Etai-la-Sauvin - 89)

"Le choc"
Olivier Delau (Capdenac - 46)

"Des éclats de couleurs"
Marie-Lou Dulac (Paris - 75)

"Feu rouge"
Alexandra Estiot (Paris - 75)

"Croquemitaine"
Martine Ferachou (Saint-Junien - 87)

"Fran"
Jean-Marie Fessler (Brumath - 67)

"Regards interdits "
Magali François (Saint-Maximin-la-Sainte-Baume - 83)

"Le pendentif"
"Statistiques"
"Les puces de St-Michel"
Roland Goeller (Bègles - 33)

"Sursaut collectif"
Agathe Hitchon (Nantes - 44)

"Un accident"
Solange Jarry (Périgny-sur-Yerres - 94)

"Comme avant"
Jean-François Jeanne (Triel-sur-Seine - 78)

"Une ombre dans le noir"
Michèle Labbre (Léognan - 33)

"Rideau !"
Sylvie Lavarte (Liesse-Notre-Dame - 02)

"Les cris de chaton de Lise"
Mathilde Lavergne (Pau - 64)

"La statuette aztèque"
Michelle Maire (Marange-Silvange - 57)

"Mademoiselle Valentine"
Bernard Marsigny (Marcoux - 42)

"Fallen Angels (les anges déchus)"
Jean-Louis Maury (Monplaisant - 24)

"Le jardin d'enfants"
Patrick Morel (Orival - 76)

"Ave Maria"
Jean-Marie Palach (Saint-Maur - 94)

"Darjeeling"
Fabien Philippe (Montréal - Québec)

"Naufrage"
"La petite voix"
Marie-Christine Quentin (Alençon - 61)

"Boum"
Chantal Rey (Montauban - 82)

"Hauteur de vue"
Claire Rieussec (Toulouse - 31)

"Lucien"
Jean-Marc Santini (Marseille - 13)

"Sans profession"
Gautier Savard (Metz - 57)

"Parkinson café"
Catherine Schmoor (Lyon -69)

"L'échappée belle"
Christiane Sibieude (Strasbourg - 67)

"Abandonnée"
Jean-Claude Thibaud (Dublin - Irlande)

"Des crocs à la rhubarbe"
Corinne Valton (Colombier - 03)

"Promenade de santé"
Naïm Zriouel (Vitrolles -13)

Prix Gaston Welter : Fallen Angels (les anges déchus)

Tout au bout de la table la télé crachote en 625 lignes. Noir et blanc, bien sûr. Le père se sert un verre de rouge pendant qu'un champignon atomique s'élève dans le ciel du désert algérien du côté de Reggane. Ça fait peur lâche le fils. Des militaires s'avancent vers le lieu de l'explosion. Le commentateur explique que notre pays entre dans la modernité. Le père vide son duralex, plie son couteau, il coupe la télé : «c'est l' progrès, y a rien à craindre». La mère dessert la table «y'a ton cousin André qu'est là-bas, l'a d'la chance de voir du pays comme ça». La mémé porte les restes aux poules : «il rentre bientôt». Le père part traiter la vigne. Le fils empoigne son cartable, enfourche son vélo et zigzague vers l'école du village en chantant «c'est un fameux trois mats hisse et ho». Il adore ce jeune chanteur, Hugues Aufray. Le certificat d'études c'est la semaine prochaine, et l'institutrice qui mène les dernières révisions confirme : c'est le progrès. Nous allons vers un monde où l'énergie sera gratuite ou presque. Rendez-vous compte, avec quelques kilos d'uranium on remplace des tonnes et des tonnes de charbon. Ça tombe bien, à Centralia, en Pennsylvanie, une mine de charbon est en train de brûler, les pompiers pensent régler ça en quelques semaines. Avec le nucléaire finit le charbon, l'homme sera bientôt libéré du travail. Nous allons vers une société des loisirs. C'est le début des années 60. Vous les enfants, vous le verrez le progrès. L'avenir s'annonce radi-eux. Le plus dur, c'est le certificat d'études, c'est ça qui rend le père un peu inquiet.

Tout au bout de la table la télé crachote. Le père repose son duralex sur la table. Il plie son couteau et le range dans sa poche. Il regarde les images de là-bas, en Bretagne. Un pétrolier qui a coulé. Mais comment est-ce possible mon dieu. Un bateau si moderne. Le Torrey Canyon. 280 mètres de long. Les anglais ont bombardé l'épave pour faire brûler le pétrole et puis ils ont balancé des tonnes de dispersant chimique... C'est pire que le mal dit le fils. Y'a rien à craindre répond le père, ils maîtrisent. C'est le progrès. Y'a ton cousin le André qu'est là-bas sur les plages avec le 117ème d'infanterie, y z'enlèvent le goudron. La mère fait la vaisselle : «toujours à se balader, celui-là». Le père éteint le poste : «bon c'est pas tout, faut que j'aïlle traiter le tabac». Le fils part réviser dans sa chambre avec Between the Buttons des Stones sur son Teppaz. C'est la fin des années 60. La première partie du bac c'est dans 3 mois. «Baisse TA musique» lui crie la mère. La mémé est aux poules, de toute façon elle est sourde.

Tout au bout de la table la télé grésille. En noir et blanc on voit un présentateur qui parle des événements à Paris. Mais pas trop. Il y a 2 chaînes et c'est le ministre qui fait le J.T. Le fils coupe la télé et règle la radio sur les grandes ondes, accroche une station périphérique, Europe ou Luxembourg. Il y a de l'image dans le son. De la fumée, des CRS, des jeunes qui courent, qui lancent des pavés, des voitures qui brûlent, des grèves partout, De Gaulle, Pompidou, Cohn-Bendit, Les Pink Floyd. Il est 5h, Paris s'éveille de Dutronc est sorti il y a un mois. Le lycée est en grève, dit le fils, faut que j'y aïlle. Tu manges pas demande la mère en mettant la table. Mais déjà la mobylette bleue pétarade, croise le père sur son beau tracteur, ça effraye les poules de mémé. Le père, il a fini par l'acheter, le Massey-Ferguson, avec l'aide du Crédit-à-Bricoles. Maintenant il peut traiter en grand, pas comme avant avec son pulvérisateur sur le dos. Le progrès comme on dit à la coopé. Le père se sert un coup de rouge. Foutue année, il est piqué.

Tout au bout de la table la télé ronronne. Elle reste longtemps allumée maintenant. On l'oublie parce qu'il n'y a plus grand monde pour discuter. Trois assiettes de tourin fument. C'est la soupe à l'ail du Périgord. Le père verse du rouge sur le reste de soupe au fond de l'assiette. Faire chabrol comme on dit ici. La mémé est de plus en plus sourde. Le fils n'est plus là. Il étudie à Paris. Le père regarde dans le vide, en direction du poste que son regard traverse. On y parle d'un accident de prospection au Turkmenistan, à Darvaza. C'est rien, une poche éventrée qui pisse son gaz. Les ingénieurs y foutent le feu pour éviter tout problème toxique avec les émanations. Ça doit chauffer dit la mère, j'aimerais pas y être. Ça craint pas dit le père, dans quelques jours ils vont se geler comme avant, z'ont intérêt à remettre leurs parkas. Il porte le chabrol à ses lèvres, l'assiette est encore chaude. Il se sent un peu fatigué en ce moment. La mémé demande pourquoi le fils ne vient pas manger. Elle pose la question à chaque repas. Elle fait souvent ça depuis quelque temps. La mère répète en élevant la voix : il est à Paris pour être docteur. Ah bon dit la mémé, il veut être un docteur, mais qui c'est qui va reprendre la ferme, faut que j'aillé aux poules. Assieds-toi dit la mère, on n'a pas fini de manger. J'ai plus faim dit le père qui met son couteau dans sa poche, faut que j'aillé traiter. Sur l'écran il y a une forêt asiatique qui brûle et l'US Air Force qui pisse des produits pour éradiquer la végétation. Il se lève sans éteindre la télé. Derrière le tracteur, les mêmes produits que dans les avions.

Paris. Dans une petite piaule du côté du parc Montsouris le fils révisé à fond. Il passe son certificat de compétence clinique pour valider son deuxième cycle de médecine. Six ans qu'il s'accroche. La voix de Tom Waits raclant Eggs and sausages à la radio prolonge l'ambiance du stage aux urgences. Il n'a pas la télé. La radio à Paris c'est FIP. Infos et super musique. Où voulez-vous écouter Tom? Tiens les infos c'est Seveso. De la dioxine s'est répandue dans l'atmosphère de la plaine Lombarde. Hoffmann-Laroche n'a déclaré l'accident que 10 jours après. Ils devaient être occupés à préparer le petit gueuleton offert à la promo de médecine en ce début Juillet 1976 pour présenter les derniers médocs mis sur le marché. Des bienfaiteurs. En Périgord la mémé est morte aux poules. Le père a téléphoné au fils. Il soufflait au bout du fil. Le fils s'inquiète - c'est rien dit le père, le docteur me donne ce qu'il faut. Comme à la mémé, mais elle, elle prenait pas bien ses cachets. Fallait toujours vérifier. Elle oubliait tout. Sauf les poules. Elles étaient toutes là à caqueter comme des folles : c'est ça qui a alerté ta mère. Toutes ces poules autour de la mémé avec le panier de grains par terre. C'était son heure. Comme tout le monde. Mais avec tous ces médicaments qu'ils inventent j'ai plus peur d'être malade maintenant. Y soignent presque tout. C'est comme pour le maïs, y'a plus de maladie avec les nouveaux produits. Au fait André a quitté l'armée. Il est dans la sécurité à Paris, à la tour Montparnasse. Il en aura vu du pays celui-là. Tu descends nous voir pour l'enterrement, mardi? Ta mère a fait des confits. Elle dit que l'air parisien te réussit pas. Tu parles, avec toutes ces voitures. Elle t'embrasse. C'est ça papa, je vous embrasse aussi, à mardi.

Rien a changé. A l'église le curé a raconté la vie de Marie. 86 ans. Comment elle a été courageuse, et patati, surtout à la guerre toute seule à élever ses enfants et le mari qui n'est jamais revenu, et patata, souvent à la messe, dévouée, et puis qui aidait au patronage, et poutoutou. Enfin une mémé d'enfer, mais le curé l'a pas dit ça. Après on s'est retrouvé à la ferme avec tout le village. On a beaucoup bu. Le vin n'était pas piqué cette année. Tout le monde est venu voir le fils. Tu parles, un médecin. Et pas encore marié. Qu'est-ce-que t'attends? T'as pas trouvé une fille à Paris? Tu parles, il doit en avoir plusieurs. Clins d'œil. Encore un coup de rouge. Le père rit. Il souffle un peu. C'est la fin de

l'après-midi. Tout le monde se sépare. Ça a été un bel enterrement. Mais faut rentrer, demain on traite le tabac, à chaque plan sa goutte de potion magique. Quant à la fin de l'été on rentre les pieds pour les suspendre dans les granges, tout le monde est couvert de plaques rouges. Sur les mains, sur les bras, sur le visage. Enfin un peu partout, mais y a rien à craindre, ça s'en va tout seul et le tabac n'a jamais été aussi beau. Au bout de la table la télé jette ses couleurs. Le père a acheté le poste avant la mort de la mémé. Au moins elle aura vu ça, la couleur. Ça change de voir en couleur Seveso. Toute cette végétation jaunie, cramée, là-bas en Italie, et tous ces animaux qui crèvent en couleurs par milliers. Ça peut pas arriver ici, dit le père, ici on contrôle, on craint rien. La mère sert le confit. Mange, ça te fera du bien, tu es bien pâle, c'est l'air de Paris. Le fils est engourdi devant les images. A la fac certains profs travaillent sur des affections qui sont de plus en plus courantes. La mère tend une boîte au père : «t'as encore oublié tes cachets». Le père en glisse une poignée dans sa gorge suivie d'une lampée de rouge : «ça y est, j'ai pris mon Medoc !».

Dans le train de nuit qui remonte vers Paris, le fils feuillette un magazine. Tiens, il y a un article sur Centralia, en Pennsylvanie. Ça brûle toujours. C'est la deuxième génération de pompiers qui s'y colle et paraît qu'il y aura encore du boulot pour la suivante. Faut pas s'affoler, tout est sous contrôle. Tchak-a-tchak-a-tchak... somnolence dans ce train direct gare Montparnasse. Il est 5 heures, Paris s'éveille...

Dix ans que la mémé est morte. Le cousin André est fatigué. C'est la mère qui a téléphoné. Le fils prend le train ce soir pour le Périgord. La SNCF annonce que le direct Paris/Agen, celui qui s'arrête à Sierrac-en-Périgord comme le chante le chef de gare va être supprimé. Place à la technologie. Au TGV. 250 km/h pendant 20 minutes puis un arrêt de 5h au milieu de nulle part bouclé dans l'air conditionné. Rêver avec le paysage qui défile dans un roulis caténésque, tchak-a-tchak, visage giflé au vent à la fenêtre du couloir, e pericolo sporghesi, do not lean out the window, faut oublier. Le chef de gare, aussi, faudra l'oublier. Dans le train, le fils lit. A Darvaza, Turkmenistan, ça lui rappelle quelque chose d'il y a longtemps, à Darvaza donc, le cratère de gaz brûle depuis 20 ans. By night c'est spectaculaire, le site est dorénavant une destination touristique signalée dans les guides. Rien à craindre, les ingénieurs contrôlent. A Sierrac-en-Périgord, le cousin André attend devant la gare avec la vieille 4L. L'autoradio chante Marcia Baïla des Rita. Il a quitté la Tour Montparnasse. Fatigué. De retour au pays, il bricole un peu et s'occupe du jardin. Ah oui, maintenant c'est lui qui rentre les poules. Dans la voiture qui cahote, il parle par à-coups et respire fort. Ça siffle. Le fils connaît ça. Il en a quelques-uns, des André, dans son service. André pense que c'est parce qu'il a trop picolé et trop fumé. Surtout à l'armée. Tu sais, dans le désert, on avait les clothes à l'œil et en Bretagne les binouzes à gogo... Quand j'ai quitté l'armée je me suis calmé. A la tour Montparnasse j'étais peinarde. Je suis parti juste à temps, ça devenait bordélique avec tous ces travaux de déminage euh de déminantage euh enfin des travaux quoi. Le père a préparé un casse-croûte. Sur la table cirée à carreaux vichy une tourte de pain, un jambon de vingt livres et une bouteille de rouge tout frais tiré de la cave. Les hommes se coupent de larges tranches de pain et des éclats de jambon. Le père lève son verre. On n'a plus le droit de tuer son cochon, mais je l'ai fait quand même... je les emmerde. Il allume la télé pour les infos. Là-bas en Ukraine il y a un problème dans une centrale nucléaire. Un nuage se balade à travers l'Europe., mais il n'a pas franchi la frontière, il avait pas ses papiers. Rien à craindre tousse le père, avec les moyens techniques qu'il y a là-bas, ça va vite être réglé. Ça va faire du boulot dit André, j'aurais dix ans de moins, j'irais. Même pas peur. La mère

sert le tourin. Les hommes font chabrol. Il est fameux le vin cette année, les traitements de la coopérative, rien à dire, y sont vraiment efficaces. Il pleut. La "zarza ouelha", la "charge -brebis" comme disent les anciens. Le fils adore cette bruine. Il part faire un tour à la rivière. Il prescrira des médicaments à André demain, avant de repartir...

Le fils arrive à la ferme aujourd'hui. André est mort. La picole, ont dit ses relations de bar. Le curé a fait son oraison, à lui, André, qui ne mettait jamais les pieds à l'église. Le curé a raconté sa vie. Il s'était baladé en chemise kaki vers le lieu de l'explosion dans le désert algérien en 61, avait ramassé le mazout sur les rochers bretons en 67, filtré l'air de la tour Montparnasse avec ses poumons puis était revenu à la ferme, inapte au boulot pour raisons médicales. Là il filait un coup de main au père. A deux c'était plus facile, avec tous ces produits, pour s'occuper du tabac, du maïs, des fraises... Le soir il jouait au tarot au café de la Mairie. Quand le curé passait, André, eucharistique, le saluait de son verre «buvez, ceci est mon sang». Mais ça, le curé l'a pas dit...

Le père est souvent assis sur le banc devant la porte de la cuisine. Le soleil réchauffe les pierres. La télé est muette. La mère est debout sur le perron, un chiffon à la main. Elle a fait une tarte avec les pommes qu'elle conserve dans l'obscurité de la cave à côté du tonneau de rouge. Les émotions envahissent le fils. C'est le vin. Il a de la fleur et pétille un peu. Rien à voir avec ces crus offerts par les labos qui logent sa cave d'appartement pilotée digital. Une sensation de fraîcheur, un bonheur de fleurs cueillies pour maman en revenant de l'école, une course de vélo dans le soleil vers la rivière qui coule plus bas dans la plaine. Le fils trinque avec le père dans un verre à moutarde. Il ferme les yeux. Non, il n'échangerait pas ce verre contre tous les Haut Brion du monde. Le père repose son verre en tremblotant. Ça fait quelque temps que sa main s'agite. Soixante-cinq ans c'est pas jeune. Soixante-cinq c'est pas vieux non plus dit le fils, je vais te prescrire des examens.

Le père n'a pas fait d'examens. Pourquoi faire ? Des conneries tout ça. Toujours vécu à la campagne. Toujours travaillé en plein air. Que du bonheur. A ouvrir la terre, à passer les bons produits de la coopérative, à traiter les céréales, les fruits et les légumes pour qu'ils poussent bien, sans défauts. Courageux le père, le curé l'a dit à l'église : le père n'avait pas peur. Un travailleur de la terre. Toujours prêt à rendre service. A donner sa chemise. Même la télé, qu'il avait fini par donner à l'hospice. Il ne regardait même plus la météo. Tout ce ciel qui se détraque. Il avait gardé le carton de la télé. Il l'a posé sur le bureau de la mère supérieure : «si Dieu existe j'espère qu'il a une bonne excuse». Mais ça le curé l'a pas raconté.

Aujourd'hui le fils est revenu à la ferme. Les terres ont été cédées à un céréalier, qui fait aussi du cochon. Beaucoup de cochons. D'abord on dit plus cochon. Ça c'était quand le père faisait son jambon. On dit porc. La mère a fait une tarte aux pommes. Il n'y a plus de piquette à la cave. Le fils vient de prendre sa retraite. Dame, soixante-cinq ans. Il y a une nouvelle télé dans la cuisine. Extra plate. Avec plein de chaînes. Plein d'émissions. On y apprend que Fukushima c'est pas de bol. La faute à la météo détraquée dirait le père. Dans le golfe du Mexique le pétrole fait des vagues. On vient d'inscrire la maladie de Parkinson comme une maladie professionnelle chez les agriculteurs victimes des pesticides. Il y a une liste spécifique des maladies professionnelles pour les agriculteurs. A Darvaza, Turkménistan, ça brûle toujours. Il y a de belles images sur internet. Centralia en Pennsylvanie à disparue administrativement.

Les experts pensent que le charbon va se consumer encore 250 ans. La question n'est plus de savoir si les eaux vont monter mais à quel rythme. Une expédition retour d'Arctique a observé l'apparition de la pluie depuis deux ans et les bébés pingouins, mouillés, meurent dès que ça gèle. Le président des Etats Unis refuse de participer à la lutte contre le réchauffement de la planète. Bob Dylan sort un nouvel album : Fallen Angels, les Anges Déchus. J'en parlerai au curé. La mère a fait du poulet. Pas comme avant. Juste des cuisses. A quatre-vingt-cinq ans, elle ne s'occupe plus des poulets. Et puis les restes il y en a plus assez. La barquette de cuisses de poulet vient du supermarché. Comme le vin. Pratique, le bouchon est en plastique. Comme la bouteille. Pour l'eau pareil. Non je vais plus la tirer au puits. La mairie nous a prévenus, elle n'est plus bonne. Rapport aux porcs. J'ai pas fait de frites, j'ai pris des chips. Le fils regarde la mère. Il sourit. Il fait beau dehors. Tout à l'heure il ira faire un tour de vélo au bord de la Dordogne. Les chips craquent sous ses dents. Même pas peur.

Jean-Louis Maury

1^{er} Prix d'honneur : **Les cris de chaton de Lise**

Quand je suis sorti de l'immeuble le jour se levait à peine. Les premières lueurs du soleil commençaient à poindre derrière le clocher de l'église. Si j'avais été d'humeur mystique, j'y aurais peut-être vu un signe d'espoir. Mais j'avais beaucoup trop froid pour l'espoir et je n'étais plus d'humeur à rien. Ou seulement à dormir. Ces deux mois de nuits blanches m'avaient anéanti. Je flottais dans un brouillard épais, tous mes sens endormis. Seuls l'odeur de lait caillé et les cris de chaton de Lise me tenaient à demi-éveillé.

Mes mains ont cherché instinctivement une cigarette au fond de ma poche. C'était la dernière du paquet. Le ventre creusé par une terrible faim matinale, j'aspirais goulument sur la cigarette pour éteindre ce besoin primaire. Je n'avais pas le temps de manger le matin. Et de toute façon on ne trouvait dans nos placards que du lait premier âge et quelques pots de raviolis en boîte dont avait raffolés Claire pendant la grossesse. Il n'y avait rien à se mettre sous la dent dans notre cage à lapin du dixième étage. J'ai tiré quelques bouffées face à l'immeuble, regardant la fenêtre de la chambre. J'espérais probablement trouver une réponse sur cette fenêtre. Une réponse à ces questions : pourquoi, comment, et si... ? Pourquoi j'en étais arrivé là ? Comment m'en tirer ? Et si toute ma vie était désormais réduite à cette routine maussade ? Les pleurs de Lise la nuit, le bruit des machines le jour, les mots aigris de Claire et son corps abîmé devenu intouchable... Dorénavant, Claire était énervée par tout mon être. Seul Lise comptait pour elle, Lise, ses biberons, ses couches, son sommeil, et même son avenir... Et cette question qui la taraudait : quel avenir allions-nous lui construire dans ce taudis où nous la ferions grandir ?

J'ai finalement grillé ma dernière cigarette, comme un idiot, les yeux perdus sur la façade du HLM. J'allais être en retard si je ne me dépêchais pas... J'ai écrasé ma mauvaise habitude du bout de ma Nike usée jusqu'au trognon et je suis parti à grandes enjambées vers mon triste destin. En descendant la rue Bourbaki, j'ai légèrement tressailli devant le mur de la prison. Chaque fois le même frisson... Si je ne m'étais pas calmé après avoir mis Claire en cloque, j'aurais pu me trouver derrière ce mur, avec les copains qui se sont fait pincer. J'ai pris la première à droite et je suis passé, comme chaque matin depuis plusieurs mois, devant le PMU de la rue O'Queen. Les premiers alcooliques matinaux se mêlaient à cette heure-là aux derniers alcooliques nocturnes. J'ai regardé à l'intérieur avec une jalousie amère. J'aurais pu troquer mon vieux Levis fétiche contre un instant peinard au café, à siroter un demi-pêche la clope au bec, bercé par les conversations d'ivrogne...

Après le PMU, j'ai viré à droite dans la rue Jean Jaurés, bien surnommée : le couloir à vent. J'ai grelotté dans ma doudoune achetée à trois francs six sous comme m'aurait dit ma mère si elle ne m'avait pas renié quelques mois plus tôt.

J'ai rentré le menton dans le col du blouson et fourré mes mains au plus profond de mes poches. L'air froid me sifflait dans les oreilles.

J'ai tourné avec soulagement dans la rue du lycée. Elle devait bien avoir un autre nom, mais je ne lui connaissais que celui-là. C'est comme ça qu'on la nommait avec les copains à l'époque. On se retrouvait là, après les cours, pour discuter et faire nos petits trafics. Quelques mobylettes d'ados pressés m'ont frôlé en longeant le trottoir. L'une d'entre elles, a roulé dans une flaque et m'a envoyé une trombe d'eau sur le futaal. Enragé, j'ai indiqué ma colère au pilote en levant mon majeur bien haut. Ça ne m'étonnerait pas que je l'aie aussi, comme un vieux, traité de petit con. Après la nuit blanche, la faim qui me tenaillait, le froid piquant, voilà que j'allais aussi passer ma journée trempé jusqu'aux os.

J'ai entendu derrière moi des petits pas pressés et me suis écarté pour laisser passer une sublime blonde d'une quarantaine d'années. En appréciant le bas de son dos, je suis soudain devenu nostalgique. Je me suis souvenu de la Claire d'avant, je revoyais son corps de jeune fille, son ventre plat et ses petits seins tout ronds. Puis j'ai repensé à nos premiers émois délicats et timides, aux instants de tendresse dans sa chambre d'adolescente encore décorée d'enfance... Nous étions si jeunes à cette époque, on pensait qu'on avait la vie devant nous, qu'on s'aimerait encore égoïstement, comme des fous, et que plus tard, oui plus tard, quand on serait grands, on ferait des gosses, on fonderait une famille... On était convaincus que tous nos rêves de bonheur se réaliseraient et que notre amour serait éternel. Mais l'amour n'est pas éternel, il s'étiole comme les corps se fanent avec la vie. Le destin nous impose de nouveaux projets et surtout un nouvel ordre.

On m'a brutalement tiré par le bras, arrachant mes yeux des hanches langoureuses qui me devançaient, m'extirpant de mes pensées existentielles. C'était Frank... Le dernier que je voulais trouver sur mon chemin ces derniers temps. Il avait les yeux injectés de sang et il empestait l'herbe et la bière. Je ne sais plus très bien ce qu'il me cracha au visage, j'avais tellement l'habitude qu'on me gueule dessus ces derniers temps que je ne faisais plus attention au sens des mots. Je suis resté immobile et impassible, attendant la fin, comme je faisais quand Claire se défoulait sur moi. Je flottais dans mon brouillard familier pendant que Frank m'insultait. La droite qu'il m'a envoyée a fait claquer ma mâchoire avec une violence étonnante... Il m'a quitté sur une menace envoyée en l'air : j'avais intérêt à me grouiller pour lui rendre ses mille balles sinon il me casserait toutes les dents, ou quelque chose comme ça... C'était un début de journée pathétique, pour ne pas dire merdique. J'aurais bien allumé une clope pour étouffer la douleur et l'inquiétude. L'idée de ne plus en avoir a ravivé mon désespoir. Je me rappelle avoir lâché cette plainte à haute voix : «Quel anniversaire pourri !»

J'ai continué ma route et débouché dans la rue de l'usine. Elle devait bien avoir un autre nom cette rue, mais je m'en fichais pas mal. C'était la rue

de l'usine c'est tout. C'était la rue où mon ventre se creusait un peu plus, où mes épaules se baissaient un peu plus sous le poids du désespoir. Je la voyais percer l'horizon, à une centaine de mètres. J'étouffais déjà en m'approchant de cette fumée noire et opaque qui la surplombait.

Comme chaque matin, la seule vue de l'usine ne suffisait pas à mon calvaire, il fallait encore passer devant la boulangerie avant de pénétrer dans l'usine. Quel était le sadique qui avait planté une boulangerie à côté d'une usine d'aluminium ? Qui était le taré qui avait posé un bout de paradis à côté de l'enfer ? Les délicates odeurs de croissants chauds se sont emparé de mes narines, et ont cruellement chatouillé mon ventre creux. J'avais bien cinquante francs au fond de la poche, mais interdiction d'y toucher. C'était pour les couches de Lise, pas pour un petit déj... J'ai grelotté de plus belle en songeant à cette journée terrible que je passerais une fois de plus le ventre vide, au milieu des machines et du bruit assourdissant.

Une vive douleur à la mâchoire est venue me rappeler que je venais de me prendre une beigne et que je pourrais m'en reprendre une autre bientôt si je ne trouvais pas de quoi rembourser Frank... Mon pantalon trempé me collait et me gelait les jambes. J'avais faim, froid, mal, j'étais épuisé. Une petite voix au fond de moi murmurait sans conviction : «courage vieux, courage», alors que j'avais mes frêles guibolles vers l'usine.

Un courant d'air frais s'est glissé insidieusement dans une de mes pompes. J'ai jeté un coup d'œil et j'ai constaté que ma chaussure disait bonjour (quelle expression enfantine à la con, elle dit plutôt au revoir à ce stade-là). J'ai aperçu Pascal devant l'usine. Il fumait une dernière cigarette avant nos douze heures au bain. J'ai dû grimacer en anticipant les dernières minutes qu'il allait encore me gâcher en me faisant la morale et en me parlant de sa vie. Je pourrais pas y couper, c'était sûr.. «Un vieux con moralisateur», je pensais. Mais bon, il avait souvent une cigarette à offrir, ce qui atténuait nettement tous ses défauts.

Je n'étais pas encore à sa hauteur qu'il avait déjà remarqué ma gueule abîmée et fronçait les sourcils avec inquiétude. J'ai soupiré à l'idée de devoir me justifier comme je le ferais auprès de mon père. J'ai soupiré encore en pensant à mon paternel qui m'avait rayé de sa vie.

Pascal me sortait déjà une blonde du paquet, et me la tendait, alors que j'étais encore à dix mètres de lui. J'ai soudain eu envie de chialer devant tant de gentillesse.

Une maman est passée un peu plus loin, elle bifurquait vers la rue des Lilas avec un landau hurlant à pleins poumons. Les pleurs m'ont rappelé Lise et ses cris de chaton. J'ai songé à son petit minois tout lisse et tout doux et à

ses gazouillis d'oisillon. Tout n'était peut-être pas si maussade, après tout. Pour Lise je pourrais bien traverser l'enfer tous les jours, pour qu'elle mange, qu'elle grandisse, qu'elle vive. Ma petite Lise... Sa pensée m'arracha un sourire. Peut-être, oui peut-être que ma vie ne serait pas si moche après tout...

Je me souviens de ce matin-là, comme si c'était hier. C'était mon anniversaire. Le jour de mes dix-sept ans.

Mathilde Lavergne

2^{ème} Prix d'honneur : Comme avant

Fébrilement, il fouilla une dernière fois ses poches. En vain. Il avait cherché et recherché, il avait insisté jusqu'au ridicule, jusqu'à l'absurde, vérifiant dix fois le même vêtement, répétant mécaniquement le même geste, comme si l'espoir seul pouvait suffire. Mais le papier n'était nulle part et l'homme ne savait plus quoi faire. Il restait là, pétrifié, désespéré, au milieu du passage. Les gens devaient faire un écart pour l'éviter, certains le frôlaient, le bousculaient même, pour lui faire comprendre qu'il gênait. On n'avait pas idée de rester planté là alors qu'une foule s'efforçait de quitter la gare ! Lui ne prêtait aucune attention à l'agitation qui l'entourait, aux regards agacés ou surpris qui se posaient sur lui. Il semblait attendre, désespérément, un miracle qui tardait à venir. Il ne réalisa qu'après coup qu'il était à nouveau seul et le vide de la gare lui donna le vertige. Il fallait accepter l'évidence, la petite feuille pliée en quatre avait glissé à terre. Il hésita à revenir sur ses pas. Il ne pouvait quand même pas refaire le trajet en entier, il n'avait d'ailleurs aucune idée du moment où il avait pu la perdre, ça remontait peut être au matin, à la veille...

Il sentait la sueur perler à son front. Il fallait absolument contenir ce sentiment de panique qui montait en lui. Il fallait oublier cet incident stupide et regarder la situation en face : il devait trouver la maison, coûte que coûte, malgré la perte de ce fichu plan ! Il devait la trouver et seul. Il suffisait d'imaginer ce qui se passerait s'il n'y arrivait pas... Des jours et des jours d'effort, de précautions, qui seraient ruinés en un instant. Toute la confiance qu'on lui accordait, toute l'image qu'il s'était forgé, tout serait balayé, anéanti. Il ne pouvait compter que sur lui-même, appeler était impossible. Il ne fallait pas tout gâcher, si près du but, alors qu'il avait accepté tous les sacrifices, connu le doute, le poids de la solitude. Alors que depuis des semaines, des mois, il menait une double vie, multipliant les précautions, jusqu'à la façon dont il avait griffonné ce plan, sans aucune annotation, juste une représentation schématique des lieux afin d'éviter tout risque si quelqu'un d'autre venait à le découvrir. La peur laissait place à la rage. Comment avait-il fait ? Ça n'aurait jamais dû se produire ! Mais il fallait qu'il cherche, qu'il se ressaisisse ! Il ne pouvait pas renoncer, c'était la seule façon d'être encore heureux, comme avant... Il regarda sa montre, il disposait d'une petite heure avant que son retard ne fasse tout échouer. Un train venait d'arriver, un nouveau groupe de voyageurs allait envahir les escaliers, emprunter les mêmes passages, les mêmes couloirs... Il réalisa brutalement qu'on pourrait le remarquer et plus tard raconter l'avoir vu ici, témoigner contre lui... Il fallait qu'il s'en aille, maintenant. Il se dirigea à grand pas vers la sortie, avec une seule idée en tête : marcher, regarder autour de lui, et trouver enfin ce pavillon avec jardin. Même si la ville en rassemblait des centaines, même si les rues lui semblaient interminables, il finirait bien par passer devant. Et il le reconnaîtrait, ça ne pouvait pas être autrement. Il laissa la gare derrière lui, traversa la place Pompidou, s'engagea dans la rue principale. Quelques taxis attendaient près d'un kiosque. En les voyant, à nouveau, il ressentit un coup au cœur. Tout aurait été si facile s'il avait retenu l'adresse, s'il pouvait dire où

il allait. S'il n'avait pas besoin de ce misérable papier.. C'était stupide, il le savait, il se jura que c'était la dernière fois mais il recommença à fouiller ses poches, le manteau, la veste, le pantalon, comme si son entêtement finirait par changer le cours des choses et rappeler le papier disparu. Il termina par la poche intérieure dont il sortit le portefeuille. Est-ce qu'il fallait encore le vider ? Il savait qu'il n'y trouverait rien, ni argent, ni pense-bête, juste sa carte d'identité, périmée depuis dix ans, avec une photo qui ne lui ressemblait pas, qui remontait à l'époque où il était célibataire et habitait encore Paris. Comme ce temps semblait loin, comme il avait vieilli ! Il était arrivé à la file de taxis. Il hésita. Il aurait fallu qu'il soit invisible, que personne ne put se rappeler l'avoir vu errer au hasard. Mais le temps était compté. Il se pencha à la portière de la première voiture et demanda au chauffeur, d'une voix qu'il voulait détachée :

- Pouvez-vous me dire si le quartier des villas est loin d'ici?

L'homme fronça les sourcils :

- Le quartier des villas? Je ne vois pas. Vous cherchez quelle rue ?

- Aucune en particulier, je... je voulais juste savoir si le quartier résidentiel était loin de la gare...

- Ah bah...ça dépend... le Beauregard? Les Bruyères?

- Un quartier pavillonnaire, avec de grands jardins...

- Vous ne savez pas son nom? Le chauffeur commençait à le regarder bizarrement.

- Si, le Beauregard, c'est ça...

- Ah...le Beauregard, c'est un bon quart d'heure à pied. Je vous emmène?

Il faillit dire oui, pour gagner quelques minutes, mais il se rappela qu'il n'avait pas d'argent sur lui.

- Non, merci...

Le chauffeur ne sembla pas déçu, la course ne devait pas l'intéresser beaucoup.

- C'est par là... vous suivez la rue Victor Hugo, celle qui est devant vous, jusqu'à la poste. Après vous prenez la première à droite puis vous montez encore un petit kilomètre.

- Merci.

- A votre service.

Voilà, c'était à pile ou face. En supposant qu'il n'y ait vraiment que deux quartiers pavillonnaires... Il s'éloigna rapidement. On l'avait assez vu ici. Une chance sur deux. Une chance sur cent ! Il fallait marcher, marcher et ne penser à rien. Marcher d'un pas assuré, comme si l'on savait où l'on allait. Comme si l'on était un de ses passants qui avançaient sans réfléchir, guidés par l'habitude. Comme si on ne risquait pas sa vie sur un coup de dé. Comme si la malchance ne vous avait pas joué un sale tour. Un simple bout de papier. Un plan grossièrement dessiné. Au cas où. Et il l'avait perdu ! Au moment précis où il avait le plus besoin ! Il fallait retrouver la dernière fois qu'il avait consulté ce plan. S'imaginer le tenir à la main. Se voir en train de l'étudier. Faire sortir du néant ces traits griffonnés. Il sentait à nouveau la sueur mouiller sa chemise.

- Pardon ! Un passant s'excusait d'une voix rogue. Il réalisa qu'il s'était arrêté, tant l'effort était grand. Qu'il gênait. Qu'on l'avait encore bousculé. Mais la mémoire ne lui revenait pas. Il était incapable de se revoir avec le plan, il était incapable même de se rappeler l'avoir dessiné ! Le vertige. Les jambes

qui tremblent. On devait penser qu'il était ivre, à tanguer sur ce trottoir, à ne plus pouvoir avancer. Combien de mètres encore ? L'enseigne jaune, devant lui, c'était la Poste. Prendre la première à droite, la rue qui montait. Et qui pouvait tout aussi bien ne mener à rien. Il sentait le téléphone peser au fond de sa poche. Il suffirait d'appeler. Trouver n'importe quelle excuse, balbutier n'importe quoi. La fatigue. Un repas trop arrosé. Il voyait le visage de sa femme, de sa fille. C'était pour eux qu'il avait fait tout ça. C'était pour eux qu'il se battait, qu'il mentait depuis des mois, pour qu'ils soient heureux, que la vie soit merveilleuse, toujours. La pluie commença à tomber, brutalement.

Ou peut-être simplement s'en rendait-il compte maintenant. Téléphoner... ou marcher... Mais jusqu'à quand ? Est-ce qu'il n'avait pas compris immédiatement que tout était fini, quand il s'était retrouvé livide, au milieu de la gare, quand ses doigts avaient fouillé en vain ses poches ? La pluie dégoulinait dans son cou, il pouvait voir le regard ahuri des passants qui croisaient cet homme tête nue, qui se faisait tremper sans réagir. Téléphoner, ou disparaître, marcher jusqu'à l'épuisement, jusqu'à tomber, jusqu'à oublier, tout oublier...

- Je vous dépose ? Une voiture s'était arrêtée à sa hauteur. Il reconnut le visage intrigué de sa voisine. Elle avait dû répéter plusieurs fois la question. Il hocha la tête et monta.

- J'oublie toujours mon parapluie...

- Vous venez de la gare ?

- Oui, j'ai terminé tard ce soir.

Bavarder... faire comme si de rien n'était. Comme si l'impossible n'était pas arrivé. Comme s'il ne s'était pas trouvé tout à l'heure hébété, incapable de se rappeler où il habitait, comme si une fois de plus sa mémoire n'avait pas flanché, le précipitant davantage encore vers un gouffre sans fond...

- Et voilà.

- Merci. Il était arrivé quand même. La maison se dressait devant lui, rassurante, inchangée. Il faudrait qu'il refasse un plan. Ses pas crissaient sur le gravier de l'allée. Il faudrait qu'il refasse ses papiers, avec une adresse à jour. La porte d'entrée s'éclaira, sa femme devait s'être inquiétée. Il trouverait les mots qu'il fallait. Plus tard, il prendrait discrètement ses comprimés, il ferait comme il avait toujours fait. La vie allait continuer. Simple et chaleureuse. Comme avant.

Jean-François Jeanne

Règlement Général 2018

Le Prix de la nouvelle de la Ville de Talange est placé sous la responsabilité de la Municipalité et de l'Office Culturel Municipal. Un comité de lecture présidé par Madame Sylvie JUNG est chargé de l'organisation du Prix et de l'adoption du règlement qui suit :

1. Intitulé

Prix de la nouvelle "Gaston Welter" - Ville de Talange

2. Conditions d'inscription

- Le prix est ouvert à tous, sans distinction d'âge, de nationalité ou de résidence.
- Les membres du comité de lecture ne peuvent participer au prix.
- Les droits de participation sont de 8 euros pour la première œuvre et de 3 euros pour les suivantes (chèque libellé à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange).

Les lauréats ne pourront concourir l'année suivant l'obtention de leur prix.

3. Présentation des textes

- Il s'agit, pour les candidats, de présenter, conformément au présent règlement, une nouvelle.
- Le nombre des envois n'est pas limité, le choix du sujet est libre.
- Chaque texte présenté sera rédigé en français, dactylographié, expédié en trois exemplaires. Il comprendra environ 40 lignes par page et ne devra pas excéder quatre pages, au total plus ou moins 1600 mots.
- Ni le nom, ni l'adresse de l'auteur ne devront être portés sur le ou les textes. Par contre, sur chaque feuille du texte, en haut à droite, l'auteur portera deux lettres et deux chiffres au choix (exemple : PA/46).
- Ces deux lettres et ces deux chiffres (la devise) seront reproduits sur une enveloppe fermée dans laquelle figureront le nom, l'adresse et le numéro de téléphone et/ou l'adresse mail de l'auteur ainsi que le titre du texte (ou les titres, une devise par titre).

4. Modalités d'envoi

L'envoi doit contenir :

- le texte en trois exemplaires
- une enveloppe portant la devise (autant de devises que de textes)
- le titre de paiement (à l'ordre de l'Office Culturel Municipal de Talange)

Les envois doivent être adressés à :

Madame la Présidente du Prix de la nouvelle "Gaston Welter"
Hôtel de Ville
Service culturel
BP 1
57525 TALANGE

5. Date limite d'envoi

Les envois doivent parvenir à Madame la Présidente à partir du **jeudi 1^{er} mars 2018** et ce jusqu'au **vendredi 29 juin 2018 inclus**.

6. Récompenses

Les textes récompensés sont imprimés sur un recueil.

1^{er} Prix : 400 euros + 50 exemplaires de la brochure

2^{ème} Prix : 250 euros + 25 exemplaires de la brochure

3^{ème} Prix : 150 euros + 25 exemplaires de la brochure

7. Résultats et cérémonie de remise des prix

Les lauréats, uniquement, seront prévenus des résultats au plus tard le 30 novembre 2018.

Les auteurs seront conviés à assister à une rencontre autour de la nouvelle au cours de laquelle les trois lauréats seront honorés.

8. Internet

- Le règlement du concours, les résultats et les textes primés pourront être consultés sur :

www.talange.com et <http://prix-gaston-welter.com>

- Chaque participant s'engage à accorder aux organisateurs la liberté de diffuser son ou ses textes sur internet.

En cas de désaccord, l'auteur devra joindre à son envoi une lettre manuscrite précisant son refus.

9. Renseignements complémentaires

Contactez le Service Culturel de la Ville de Talange :

03.87.70.87.83 ou culturesports@mairie-talange.fr

Définition de la Nouvelle

Quelques essais de définition

La Nouvelle se distingue des autres genres littéraires par ses qualités spécifiques :

Le sujet est original.

Elle n'est pas un récit de longue haleine s'étendant sur une vie, sur une guerre, sur des années. L'action embrasse une période de temps relativement courte (une heure, une journée, une semaine...).

Elle n'est ni légende, ni conte.

Les personnages sont peu nombreux.

Le rythme du récit est rapide et ne s'embarrasse pas de longs développements psychologiques et philosophiques.

Elle est ce difficile art de la concision, de l'essentiel, cette tension de l'écriture jusqu'à la chute qui fait souvent d'une anecdote un destin.



PRIX LITTÉRAIRE
GASTON WELTER
2018

CONCOURS DE NOUVELLES A THEME LIBRE DATE LIMITE D'ENVOI : 29 JUIN

Mairie de TALANGE - BP1 - 57525 TALANGE
03.87.70.87.83 - culturesports@mairie-talange.fr
Réglement sur : <http://prix-gaston-welter.over-blog.com>

